

antonio
ortuño

méjico



ANTONIO ORTUÑO

MÉJICO

À Méjico, un coup de feu était une fleur dans un jardin ou la pluie sur le visage, un phénomène qui n'intéressait personne, sauf ceux qui pouvaient en profiter.

Omar, garçon sans ambition, se laisse entraîner dans une liaison avec Catalina, sa cousine éloignée, brocanteuse de son état. Plusieurs individus menaçants vont bientôt faire exploser sa placide existence, la seule solution sera la fuite. Dans ce roman plein de sang, de violence et d'amour fou, les personnages trouvent leur dignité dans leurs liens avec un noble passé, enraciné de l'autre côté de l'océan Atlantique : les sombres heures de la Guerre Civile espagnole, où éclatent des rivalités intimes.

Antonio Ortuño propose un récit truculent, brutal et subtil comme un verre de tequila.

MÉJICO

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

LA FILE INDIENNE

du même auteur
en numérique

LA FILE INDIENNE

ANTONIO ORTUÑO

MÉJICO

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Marta MARTÍNEZ VALLS

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Titre original :

Méjico

© Antonio Ortuño, 2015

This edition is published by arrangement with Literarische
Agentur Michael Gaeb in conjunction with its duly appointed
agent L'Autre agence, Paris, France. All rights reserved.

© Christian Bourgois éditeur, 2018

pour la traduction française

ISBN 978-2-267-03098-3

À Olivia
À Natalia et à Julia
À Elisa, ma mère, ces adieux
Aux Sahagún

Nous sommes des voyageurs.
Nos parents sont ensevelis au bord du chemin.
Corvus Corax

Et si ce n'est pas écrit, je m'en occupe.
El Perrodiablo

*Moi je suis mexicain
Et j'en fais mon orgueil
Depuis que je suis né
Je méprise la vie
Aussi bien que la mort*

Guadalajara, 1997

À la seconde détonation, il sut qu'il était mort.

Pas directement d'une balle, ce qui était physiquement impossible puisqu'il s'était dissimulé comme un chat sous le lit de la chambre du fond, mais, à l'évidence, parce que s'il était encore en vie, Mariachito allait le massacrer. Et, dans le cas contraire, celui qui s'en occuperait serait Concho, son larbin à la sale gueule.

Ingratitude : plutôt que de s'inquiéter du sort de Catalina, il décida de s'enfuir et, en l'espace de quelques secondes, il se rappela (et retrouva ainsi) le tiroir dans lequel il conservait un harmonica – dont il avait hérité et dont il n'avait jamais joué – ainsi que son passeport espagnol, couverture rouge et pages jaunâtres, vierge et sur le point d'arriver à échéance, parce que le plus urgent était de disparaître aux confins de la Terre ; puis il en vint même à décider depuis quelle cabine téléphonique il appellerait son conseiller financier – il fallait le prévenir de son voyage pour éviter de se faire bloquer son compte bancaire si on le soupçonnait d'avoir pris la fuite, il s'en était inquiété dès le début.

L'argent du compte, il est important de le dire, était à son nom parce que Catalina le dissimulait aux yeux de Mariachito, ou peut-être parce que cette quantité amassée, sans doute excessive, constituait pour elle une sorte de salaire, ou plutôt, pour parler comme un avocat, la compensation qu'elle percevait pour coucher avec ce type et dont une sorte de scrupule l'avait obligée à se délester en cachant l'argent sous l'identité de quelqu'un d'autre.

Comment savoir? Catalina aimait se moquer de son amant mais elle ne disait jamais rien de plus que ce qui était indispensable sur la nature de leurs relations. Il devait se passer quelque chose de très louche entre eux car toute conversation au sujet de leurs affaires se terminait par des murmures.

La carte bancaire était bleue, brillante, ornée de son propre nom et de sa signature. Mais l'argent était le dernier de ses problèmes. Le plus terrible serait la colère de l'autre larbin : ce salopard, toujours disposé à cracher un caillot de salive, ce bâtard qui allait certainement lui laminer la gueule, lui massacrer les fesses, l'enculer bien profond pour s'être retrouvé à la fois orphelin et exposé à la police.

Car, lorsque les flics découvriraient les corps et fouilleraient dans les dossiers du magasin, Concho devrait se tirer en vitesse. À moins, bien sûr, qu'ils ne trempent aussi dans le business du boycott de trains. Ou qu'ils ne soient complètement incapables d'élucider l'affaire. Ce qui n'était pas exclu.

Le silence se dilatait. Catalina n'appelait pas au secours, chose à laquelle on aurait pu s'attendre si elle

respirait encore, pas plus que son assaillant ne se traînait par terre pour le retrouver. Il abandonna enfin sa cachette, tremblotant dans ses vêtements de fortune ; il ne lui avait pas été facile de les enfiler sous le lit, car il était nu comme un ver lorsque l'autre avait fait irruption et que Catalina, effrayée, l'avait supplié de se planquer dans un coin afin d'éviter que son mensonge ne soit découvert.

Et désormais, il le savait, il sentait le cadavre.

Elle s'était produite, l'irruption de Mariachito, à une vitesse qui avait exclu toute résistance. Il récapitula : il s'était levé du lit pour répondre au téléphone. Le client, une voix confuse dans le récepteur, se renseignait sur un paquet et Catalina, le corps appuyé contre l'embrasure de la porte alors qu'il l'interrogeait en chuchotant avec une série de gestes pressés, lui avait dit de répondre qu'ils l'avaient, de passer le chercher au magasin. L'enveloppe en papier kraft, enfermée dans l'emballage transparent de la poste, se trouvait encore sur la table du séjour, près du pot qui hébergeait un mini-cactus ridicule, les clefs du magasin et quelques petites pièces.

Il n'avait pas eu le temps de formuler à voix haute la question sur la nature de son contenu, mais l'idée l'avait effleuré et il avait compris qu'il s'agissait d'une affaire louche, puisque le client appelait deux fois par semaine et toujours à des heures impossibles ; mais, ce qu'il avait fait, c'était s'avancer vers elle, la laisser l'embrasser, et retrouver son lit.

S'il n'avait réussi à formuler aucune de ses questions, c'était la faute de Mariachito, s'était-il dit, et il s'était décidé à l'appeler par son surnom, méprisant

et codé, par lequel ils l'identifiaient : le Gros Boudin, comme elle l'appelait, et lui renchérissait avec rage, parce que s'il avait débarqué au magasin le jour où il ne fallait pas, c'était de sa faute. À quoi bon appeler et prétexter une réunion du syndicat pour apparaître un peu plus tard, avant minuit, comme il l'avait fait, et défoncer la porte à coups de pied avant de gravir les marches qui conduisaient vers l'appartement de la propriétaire, enflammé et ardent, plus Othello que Roméo, plus ogre enragé qu'amant. Ou alors il avait déjà des soupçons et, par cette ruse, il voulait les démasquer.

Il était évident que ce type n'avait jamais cru les histoires qu'elle lui racontait et qu'il continuait d'avoir des soupçons, comme au premier jour, au sujet du petit merdeux qui aidait Catalina à vendre dans sa brocante; et puis, elle le traitait avec trop de familiarité pour qu'il soit seulement son cousin, et si elle l'appelait « mon petit chose » ou « mon p'tit lapin », ce n'était pas uniquement à cause de leurs liens de parenté ou parce qu'elle avait vingt ans de plus, c'était aussi par amour : « Pas question, puisque ce n'est qu'un petit gamin et que son père était le cousin de ma mère. » Mais si Mariachito avait gagné le titre de leader des cheminots du coin et s'il avait conservé ce poste, ce n'était pas seulement grâce à l'argent et à de petits services rendus par complaisance.

Par ailleurs, il était indéniable que la cause de son échec lui revenait : si Mariachito s'était montré moins violent et moins maladroit avec Catalina ou, du moins, s'il avait su se conduire avec plus de décence dans la vie, à table et au lit, peut-être n'en serait-elle pas venue à coucher avec son petit neveu.

Peut-être, se dit Omar, en savourant alors son prénom, dont les syllabes tombèrent au fond du puits de néant qui s'ouvrait devant ce qu'il appelait son esprit, à défaut d'un autre mot, l'horreur aurait-elle été évitable si lui-même, Omarcito, avait été capable d'affronter le monde, une nouvelle fois, après s'être détaché de tout (un *tout* qui aurait pu se résumer à l'alcool et à d'autres adjuvants mais qui, décomposé, prenait une consonance dérisoire, comme une longue énumération de vices matérialisés par des pratiques aussi glorieuses et complexes que pisser sur des filles ou introduire des radis entre ses propres fesses); s'il s'était détaché, donc, de ces habitudes qui l'avaient transformé en pestiféré à tout juste dix-neuf ans; s'il ne s'était pas résigné à prendre cette merde d'emploi dans la brocante de Catalina; s'il avait fréquenté de meilleures personnes et s'il avait dragué des filles jeunes et convenables au lieu de batifoler avec l'aînée de la cousine lointaine de son père... La litanie, absurde à force de répétition, le persuadait chaque fois que le lien du sang était faible et que, par conséquent, son désir était plus ou moins préservé de l'ignominie absolue.

Ou peut-être aurait-on pu éviter tout ça si Mariachito avait été moins soupçonneux. Car, si la consanguinité n'avait pas été un alibi assez convaincant, l'abîme entre leurs âges aurait pu être crédible : après tout, Catalina s'était mariée pile l'année de la naissance d'Omar et elle vivait en heureuse divorcée depuis qu'il était entré à l'école primaire. Mais, en aucune façon les raisonnements qui suivent un traumatisme ne peuvent parvenir à l'effacer.

Il se traîna par terre et réussit à se relever malgré ses jambes tremblantes. Il regagna le couloir et entra dans la chambre principale, armé d'un courage post-mortem et de l'espoir risible de les trouver en vie ou, plutôt, de la trouver en vie, elle, même si après les coups de feu aucun bruit ne se faisait plus entendre.

Évidemment, c'était raté.

Catalina était tombée pliée en deux, la poitrine broyée, les yeux plissés. Effondré sur le ventre de la femme, Mariachito affichait un air encore plus piteux : sa nuque était fumante et Omar devina opportunément que son visage devait être une bouillie dont il n'avait pas envie de s'approcher. Comment savoir si l'un ou l'autre avait saisi et actionné l'arme, oubliée entre leurs doigts, et si la balle était partie au cours de la bagarre, ou si le type avait commencé par l'abattre avant de se tirer dessus, horrifié par la peur, la honte ou le dégoût, ou encore si c'était Catalina qui l'avait fait – mais Omar n'avait jamais su qu'elle possédait une arme à feu, et il n'aurait même jamais pu le soupçonner, non, sûr que c'était un coup de Mariachito, son apparition sur scène – elle lui avait explosé la tête, puis, sous le coup de l'émotion ou du remords, elle avait porté le canon au milieu de sa poitrine et pressé sur la détente.

Putain de sa mère :

Dans son esprit, la voix nasillarde de Catalina lui disait : « Allez, petit, c'est bien que tu aies emporté tes affaires parce que ce connard de Mariachito fait une de ces gueules quand il aperçoit un de tes blousons ou tes tennis ; allez, petite chose, ferme le loquet, ok? ;

allez, mon lapin, un petit bisou, allez; allez, petit, ne me fatigue pas, hein?; allez, apporte-moi un verre d'eau, tu veux?; allez, comme ça, ça te plaît, oui, tout doucement?... allez, me fais pas attendre, mon petit cochon, j'ai déjà le Gros Boudin qui me fait poireauter, ah; allez, allez, plus bas, là, mon petit cochon, oui.»

Le mini-cactus lui griffa la main pendant qu'il mettait le paquet du client dans son sac à dos. Il donna un coup de poing contre le pot et le regarda tomber et se briser en mille morceaux contre le carrelage.

La nausée le poussa vers la porte et dans la rue.

Il n'avait pas d'idée claire sur la personne à appeler. Sa mère était morte d'un cancer des années plus tôt et, deux mois après les obsèques, son père l'avait suivie, par pur chagrin et par langueur. Il n'avait pas de frères et la plupart de ses amis s'étaient éloignés de lui après l'affaire avec Richie.

Depuis plus de deux ans, la seule femme avec laquelle il avait bâti une relation dépassant bonjour-bonsoir était Catalina et il venait de la laisser dans sa chambre, explosée sous le ventre de son amant (ou de son compagnon, en réalité, parce que son amant, au sens strict, c'était lui, même si, à ses propres yeux, il avait le dessus sur Mariachito à cause de la tendance de Catalina à exagérer ses talents érotiques en les mettant en contraste avec la brutalité du syndicaliste, sa voix douceuseuse l'en avait convaincu).

Si la police était capable de reproduire les techniques d'investigation des séries télé, il était foutu : ses empreintes seraient repérables partout dans la maison et son ADN serait localisable jusqu'aux orifices de la

défunte. Au moins, se dit-il, personne ne pourrait le lier au pistolet, qu'il n'avait jamais vu auparavant et encore moins manipulé. La carcasse de Mariachito, non plus, il ne s'en était pas approché, pensa-t-il avec soulagement.

Si les flics étaient honnêtes... Il aurait pu en rire si sa bouche et ses traits n'avaient été déformés par un rictus. Les flics étaient capables de beaucoup de choses mais aucune qui puisse être qualifiée de scientifique, à moins que la notion de science ne se résume à tourmenter des gens et des animaux dans le but de tester les vertus lissantes d'un shampoing. Affirmer que la police était honnête revenait à dire que le bourreau serait charitable, l'assassin candide et l'éventreur compatissant.

La veille, Catalina lui avait demandé de rester : « On dort ici, mon p'tit lapin ? ». Le coup de fil du Gros Boudin, comme celui-ci l'espérait, avait servi d'appât et eux, naïfs, s'y étaient laissé prendre. Depuis des semaines, ils vivaient dans une tension perpétuelle et la perspective de passer la nuit ensemble avait été pour Omar comme l'apparition d'une oasis.

Tout d'abord, ils s'étaient mis au lit ; ils avaient prévu de manger et de regarder la télévision, mais surtout de parler. Catalina avait insisté parce qu'à mesure que la jalousie de Mariachito s'était accrue, tout dialogue entre eux s'était éteint et même le papotage pendant les heures de travail était devenu sporadique, incohérent, très différent du bavardage qui les avait rapprochés dès le premier jour où Omar avait mis les pieds dans le magasin. Ils allaient discuter, donc, mais à peine venaient-ils de se dégager de leur étreinte que

avec les années. Il le remit en place. Deux journalistes excités photographiaient la scène et ses héros comme s'ils étaient des statues.

Je suis un soldat, dit-il, sans joie.

Un suicidaire qui obéit à ses chefs.

Un chien.

Il avait livré sa guerre et celle de ses voisins et il serait capable de combattre aussi bien à Berlin qu'en Algérie si on l'en convainquait. Il ne pouvait plus imaginer quoi que ce soit d'autre. Rien de plus distinct. Rien de mieux.

Grâce à son fusil, il avait obtenu du pain et une femme ; grâce à son fusil, du vin.

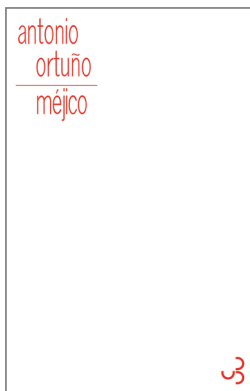
Il but, appuyé sur son fusil.

Un jour, Ramón lui avait dit, dans un de ses accès de colère, que les hommes, depuis Caïn, ne se ressemblaient que sur un point : ils étaient tous des criminels.

Il regarda ses mains.

Des délinquants, oui.

Des hors-la-loi qui gagnaient leur salaire quotidien.



Méjico

Antonio Ortuño

Cette édition électronique du livre
Méjico d'Antonio Ortuño
a été réalisée le 18 juillet 2018
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267030969
ISBN PDF : 9782267030983
Numéro d'édition : 2410